

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33,

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

C'est l'immortel auteur des *Deux aveugles*, M. Jules Moinaux, qui a écrit le livret du *Canard à trois becs*.

Qu'est-ce, me demanderez-vous, que ce canard ? J'avoue, en toute humilité, qu'il me serait impossible de vous raconter une seule scène de l'intrigue, plaisante intrigue dans laquelle M. Jules Moinaux fait intervenir l'histoire, grave et solennelle personne qui ne s'était jamais vue à pareille mascarade.

On rit, — et comme on n'en demande pas davantage en ce genre de pièces, on applaudit.

La musique de M. Jonas n'a pas la verve endiablée de celle d'Offenbach : elle est coquette, gracieuse, gaie : c'est plus que suffisant.

Le rôle de Spaniello, chanté par M. Berthelier, n'est pas le plus important, mais cet artiste trouve le moyen d'en faire quelque chose.

Lecomte est excellent dans le personnage d'un amiral qui n'a jamais navigué, et qui est proche parent du général Boum.

Très-drôles MM. Luco, Homerville et Martin ; M^{mes} Clarisse, Maës, Jeanne, Maurel, et la splendide M^{me} Michon — une rosière montée en graine — font assaut de verve.

Jusqu'à ce jour M. Berthelier n'a joué que la *Vie parisienne* et le *Canard à trois becs*, il lui reste à exploiter ses scènes et ses chansonnettes dans lesquelles

il est inimitable. Cette série est attendue avec impatience par le public.

On a repris un certain nombre de drames pour faire les lendemains des soirées de Berthelier. Je dois une mention spéciale à la reprise de la *Closerie des Genêts*, pièce éternellement jeune, et qui a toujours un regain de succès.

Laty est fort bien dans le colonel de Montéclain : il a de la tenue, de la chaleur, et mène rondement l'action.

Excellent aussi, M. Montbazou, dans le rôle de Kérouan ; — très-dramatique dans la scène capitale où le vieux chouan rend ses comptes à sa fille, et lui demande de rendre les siens. Déluge universel de pleurs dans la salle.

Très-drôle, Lecomte, dans le rôle de Pornic.

M^{lle} Smith met beaucoup de cœur et de sensibilité dans le personnage de Louise.

Charmante M^{lle} Ricquier, sous les traits de Lucile. Voilà une jeune artiste qui est appelée à de très-grands succès, si ses créations nouvelles lui fournissent des rôles favorables.

En somme, bonne reprise, bonne interprétation, et pour couronner le tout, un fort joli succès, si l'on tient compte de la saison et de la concurrence que fait au théâtre cet impressario qu'on appelle l'été, qui a pour théâtre la nature entière, pour lustre le soleil, et qui, l'intrigant, donne gratis ses représentations.

ERNEST DE G.

LES MOUTARDS EN 1830.

Air du *Charlatanisme*.

J'ai vu s'allonger dans les cieux
La comète en dix-huit cent onze ;
Alors frétilaient, en tous lieux,
De petits bons hommes de bronze.
Ils étaient gais, lestes, dispos
Et de nature exhubérante,
Sautant par-dessus les impôts,
Ils se battaient à tout propos
Ces moutards en dix-huit cent trente (bis.)

Dans les bas-fonds, sur les hauteurs,
Ils entonnaient la *Marseillaise*,
Riaient au nez des vieux auteurs,
Refaisaient la langue française.
Aimant les périls, les hasards
De la vie abracadabrante
De la politique et des arts ;
Ils envahissaient les bazards
Ces moutards de mil huit cent trente (bis.)

Toujours à cheval sur leurs droits,
Beaux de courage et d'insolence.
A cette époque ils étaient rois,
Et par la plume et par la lance,
Suivant les sentiers transcendants,
Loin de la Bourse et de la rente ;
Comme ils étaient indépendants ;
Dam ! ils avaient du poil... aux dents
Ces moutards de dix-huit cent trente (bis.)

Ils touchaient à tous les amours
Comme à toutes les poésies,
Enivrant leurs nuits et leurs jours
Avec toutes les ambrosies.
Des Césars, des Guillaume-Tells,
Ils avaient l'ardeur délirante,
Sapant les trônes, les autels.
Ils se déclaraient immortels
Ces moutards de dix-huit cent trente (bis.)

On s'égorgeait dans les romans,
On guerroyait dans les théâtres
Où se formaient les régiments.
Dumas-phaïes et Hugo-lâtres,
Tous ces échappés d'un volcan
De juillet, lave dévorante,
Posaient le jour, en Gengiskan ;
Le soir il dansaient le cancan,
Les moutards de dix-huit cent trente (bis.)

Ils admettaient que *Poquelin*,
Sous Louis-Quatorze eut fait merveille ;
Ils l'appelaient le vieux malin !
Mais quant à Racine, à Corneille,
Tous ces valeureux étalons,
Coursiers d'une époque expirante
N'entraient jamais dans leurs salons,
Et n'arrivaient pas aux talons
Des moutards de dix-huit cent trente (bis.)

Ils cultivaient tous les lauriers,
Et, fanatiques de la gloire,
Ils chantaient le chef des guerriers,
Surnommés brigands de la Loire;
Et quand nous revint le cercueil
De la majesté conquérante,
Ils suivaient en habits de deuil;
Ils avaient tous la larme à l'œil
Les moutards de dix-huit cent trente (bis.)

A soixante, à quatre-vingts ans,
Ils ont la verve et la faconde;
On baptise encor les enfants,
De leur race à jamais féconde,
Sans avoir l'orgueil de faillir
Aux loix de la pompe aspirante.
Au sol qui les a vu jaillir.
Ils retourneront... sans vieillir
Les moutards de dix-huit cent trente (bis.)

LABIR.

LES PARISIENNES

(1re)

Sous ce titre, M. Arsène Houssaye publie une série de portraits, ou plutôt d'études parisiennes, dont le premier volume vient de paraître.

Voici l'analyse de ce premier volume, très-spirituellement faite par un de nos amis, une des plus alertes plumes de la chronique.

La tête de ligne des *Parisiennes* est une duchesse : — la noblesse, pouvoir déchu, mais la duchesse, pouvoir indiscutable — et remarquez la nuance, une duchesse italienne. Ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'être née à Paris pour être Parisienne : l'esprit et les manières naturalisent et prennent « l'uniforme » de cette ville de l'intelligence et du goût. Aussi la duchesse de Montefalcone a-t-elle les doubles séductions de la Milanaise et de la Parisienne; ses passions sont de feu, son attitude est de glace, elle prétend avoir le doute, elle dit le paradoxe, mais au fond, elle croit à la vie embellie par l'amour, à la mort terrible et par cela même romanesque et séduisante, elle croit au diable par ses tentations et à Dieu par les menaces de l'enfer.

Elle dépense ses millions à tort et à

travers, elle a ce besoin de déplacement des âmes inquiètes, ce mal de terre qui saisit les marins, et les natures éprises d'idéal et d'infini. Elle ira habiter au parc des Princes, à l'ombre du bois de Boulogne, une de ces petites maisons à trois fenêtres, si bien faites pour encadrer les figures légendaires de la femme, du mari et de l'amant. Là, elle vivra, avec ses fleurs et avec ses pensées, cultivant les unes et les autres et plus enivrée des fortes senteurs de ses rêves d'amour que de toutes ses roses réunies. Un beau cavalier passera et repassera sans cesse devant la grille du petit jardin, allées et venues d'une sentinelle qui sait le mot d'ordre : n'a-t-il pas deviné qu'il était aimé?

La duchesse rêve au clair de lune, car il est à remarquer que les Italiennes, en Italie, se grillent au soleil toute la journée, se couchent de bonne heure et ne paraissent pas se douter qu'il est de belles nuits, des étoiles et une lune brillantes, et que c'est en France seulement qu'elles se promènent au clair de lune et retrouvent toute la vieille poésie italienne. L'amoureux franchira le mur; il viendra s'agenouiller devant Bianca. L'heure est toute aux amours, le rayonnement de la lune semble le « poêle » tenu sur la tête de ces jeunes êtres qui se fiancent leur âme et se vouent leur vie; les fleurs ont des conversations criminelles, le rossignol chante. Ils ne voient rien, ils ne voient qu'eux-mêmes, car ce qui distingue les amoureux des autres hommes, c'est l'imprudence. Mais ce qui fait que les maris se ressemblent entre eux, c'est qu'ils s'avisent de rentrer chez eux sans à-propos. Et cet accident si commun : la perte d'une clé, n'a jamais lieu. Le duc tue le galant, adresse des reproches à la femme, s'en sépare, disant tous les attendus et les vu que d'un réquisitoire. Mais ce qui gâte le caractère de cet époux offensé, c'est son humeur intéressée :

s'il renonce à sa femme, capital de beauté, de grâces, et, après tout, de vertus, car elle n'a pas failli, il ne renonce pas aux revenus de sa dot et réclame vertement une rente énorme. C'est là une des habiletés de l'auteur : il rend le mari horrible pour que la duchesse soit plus belle et pour que le public, faisant la part de l'existence aventureuse de la dame, lui délivre un permis de liberté comme la loi accorde des permis de chasse.

Tout d'abord, elle est inconsolable. Le deuil l'enveloppe de la tête aux pieds, du cœur à l'esprit. Elle se noie de larmes, mais les fleuves de pleurs eux-mêmes ont des branches où on se rattache, des rives où l'on aborde. — La promenade est si bonne pour songer à lui ! Causer un peu, est-ce donc l'oublier ? Les veuves du Malabar sont celles qui renaissent le mieux de leurs cendres. Ah ! duchesse, vous avez aimé, vous aimerez ! Vous n'éclairerez plus votre vie à la lueur d'une seule passion ; vous allez allumer le candélabre des amours nombreux. Vous aimerez plusieurs fois, c'est à craindre.

L'amour vivant viendra essuyer les yeux de celle qui pleure l'amour disparu. Un de ces dandys qui n'ont pourtant ni nom, ni fortune, qui possèdent des talents sans avoir de talent, et semblent conduire le cotillon des élégantes et en changer les figures à leur gré, courtisera la duchesse. Il la charmera en jouant du violon. Ce qui réussit à Orphée avec les bêtes féroces est un excellent moyen d'apprivoiser les vertus farouches. La musique et les parfums charment la nature féminine et endorment sa volonté. Elle dit oui. Mais lorsque le séducteur veut que cette passion sorte des limbes de l'idéal et revête une forme plus terrestre, on voit l'Italienne se révolter et se défendre en femme armée. Et ce n'est pas un poignard à lame courte

qu'elle tire de cette banderolle intime sur laquelle l'Angleterre inscrit : *Honni soit qui mal y pense*, c'est une rapière, une flamboyante épée, qu'elle détache du mur, avec un geste d'ange faisant la police du paradis. Peut-être serait-ce là une ruse de coquetterie? Quel homme, en pareil cas, peut reculer? Aussi trouve-t-elle plus sûr de le prier de s'en aller. La douceur, la faiblesse, obtiennent plus que la menace et la force : les armes des femmes ne sont-elle pas gardées par des levrettes plutôt que par des lions? La duchesse ne faillira pas cette fois. Il est vrai qu'elle s'est vue, morte, sanglante, assassinée au lendemain d'un flagrant délit. Elle a eu son rêve, comme Athalie. Le songe, l'enfer, la superstition sont les trois préoccupations de l'Italienne. les trois lignes du Delta qui figure un œil — le mauvais œil, si l'on veut. — Le premier volume des *Pariennes* finit sur cette aventure, qui recule le dénouement.

PENSEES ET MAXIMES

D'UN TAILLEUR EN CHAMBRE

Soyez attentifs : je veux vous donner ici le moyen de connaître la profession d'un homme d'après son aptitude, sa démarche et sa tournure.

— A quoi reconnaît-on le boucher?
A son air grand seigneur.

— La différence est-elle bien grande entre un ténor d'opéra et un cultivateur?

— Non, il s'agit pour l'un et l'autre de cultiver son chant.

Le perruquier est né railleur et pointu.
On le reconnaît à son toupet.

Le chapelier a la tête haute, la marche délibérée. Il porte bien son bois et est toujours bien coiffé.

Le tisseur a son langage ; il est fier de son art. Il a cela de commun avec bien d'autres : chacun se croit ouvrier en soi.

Le marchand de conseils ressemble assez au marchand de paroles : l'un a sa tabatière, l'autre a sa blague.

On reconnaît le maréchal

bien affairé

quand le cheval

est au travail

très-resserré.

Le scieur de long n'est bien connu que quand il est après scier

Pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte d'un traître, il ne faut pas perdre la carte.

Le pâtissier est bon, le confiseur est doux. Ces deux individus entr'eux ont quelque ressemblance (brioches à part) : l'un est la crème, l'autre la pâte des hommes.

Le compositeur musicien se donne certains airs. Par son talent et son génie, il nous laisse, le plus souvent, de bonnes notes.

Bien que ne sortant pas de la tige des grands hommes, le cordonnier est de poids à ne pas rompre d'une semelle. Il se fâche souvent à propos de botte, et n'aime pas les tyrans.

Le maître de danse est léger par caractère. Les sauts jouant un grand rôle dans son art, il n'a pas à craindre de manquer de clientèle.

Le teinturier est de la trempe du fabricant d'allumettes : il souffre beaucoup sans cesser de se bien porter. C'est par le bain qu'il apprend à connaître les couleurs.

Pas facile de lui en faire voir !

D'ordinaire on reconnaît le soldat sous l'habit militaire. Il est d'une école où l'on n'apprend pas à bien vivre, mais à bien mourir. Le soldat est bien en général.

Le bon musicien aime le genre et le bon ton. Il a de l'oreille et ne vivrait que de son.

Le poète est comme le bon fromage : il doit travailler avec goût s'il veut faire de bons vers.

De loin ou de près les hommes de lettres et les imprimeurs se reconnaissent à leurs grands caractères.

Le tailleur est l'enfant d'Épicure, tantôt étant ici, tantôt étant ailleurs. On le reconnaît à son doit plutôt qu'à son avoir.

CAQUETAGES.

Dialogue pris dans une gare allemande :

— Vos billets, messieurs, s'il vous plaît !

— Ah ! Himmelkreuzschorkshwerenothsdonnervetter ! (ciel et croix ! soixantaine de famines et d'orages !) que dix millions de diables me dévorent si je puis retrouver mon billet ! Ah ! le voici : pour Eberfeld.

Un voyageur pieux :

— Monsieur, si vous jurez ainsi, avec

ce billet-là, vous irez plutôt en enfer qu'à Elberfeld.

Le voyageur :

— Oh ! cela m'est égal : j'ai un billet de retour !

Un joli mot d'ouvreuse, recueilli par un chroniqueur parisien :

Un habitué se promène dans les corridors et regarde par les lucarnes des loges :

— Tiens, fait-il, quelle est cette jolie femme dans l'avant-scène ?

— Monsieur, répondit l'ouvreuse, il y a vingt ans, c'était moi ; aujourd'hui, c'est ma fille !

Une épitaphe toujours neuve :

MA FEMME CÉCILE
REPOSE ICI
ELLE EST TRANQUILLE
ET MOI AUSSI.

Un mot d'ivrogne :

Le brave homme titube le long des quais, la tête rejetée en arrière et regardant la lune avec une expression de mépris souverain :

— Fais pas ta fière, mame la Lune, t'es pleine qu'une fois par mois, et moi je l'suis tous les soirs.

En entendant se lamenter un malheureux conscrit que le sort venait de jeter dans le pioupioutisme, un ami lui adressait ses condoléances.

— Le métier des armes a ses inconvénients, disait-il, mais, aussi qu'il est doux de mourir pour la patrie !

— Je n'ai jamais aimé les douceurs, répondit le conscrit mélancoliquement.

On juge un pauvre diable qui a volé un poulet dans une ferme ; son avocat plaide la folie.

— Je ne vois rien dans ce vol qui explique l'aliénation mentale de l'accusé, dit le président.

— Je vous demande pardon ; ce pauvre homme a volé un affreux poulet étié quand il pouvait prendre un beau cochon bien gras, monsieur le président.

Ceci se passe dans le monde de la finance :

JOSEPH, le valet de chambre. — Monsieur déjeune-t-il avec madame, ce matin ?

MONSIEUR. — Non ! j'ai rencontré, hier soir, une ravissante petite blonde qui raffole des écrevisses !

MADAME, entr'ouvrant la porte. — Si vous m'emmeniez, j'en profiterais.

Dunan-Mousseux était fort ignorant. Du reste, il se piquait peu de purisme et même d'exactitude orthographique. C'est lui qui donnait à un poète dramatique le conseil de retrancher deux vers qui faisaient longueur au milieu d'une tirade.

Bien entendu, le poète en retranchait quatre : deux féminins et deux masculins.

— Voilà bien les poètes ! s'écriait Dunan-Mousseux. Ils passent d'un extrême à l'autre.

L'évêque de X^{***} n'est pas un prélat fougueux comme Mgr d'Orléans ; c'est bien le meilleur homme de la terre ; tolérant, aimable et aimé de tous. — Cela vaut bien la peine qu'on le dise.

Il se fait un devoir d'assister au sermon avec tout son clergé ; mais il s'endort fréquemment, sans que personne songe à en rire.

Un de ces derniers dimanches, un des chanoines cède à son tour à l'influence de l'éloquence du prédicateur, et se met à ronfler ; son voisin le pousse du coude :

— Prenez garde ! lui dit-il tout bas, vous allez réveiller monseigneur !

Un répétiteur prépare la leçon de mathématiques d'un tout jeune lycéen :

— « Un exemple d'addition : Votre

papa est parti pour la chasse ; dans une première expédition il a tiré sur deux lièvres ; dans une deuxième, sur trois ; dans une troisième, sur cinq ; combien a-t-il tué de lièvres ?

— Zéro lièvres, répondit l'enfant sans broncher, papa est trop maladroit.

L'autre jour, en brossant à la fenêtre un habit de son maître, Jean lâche le vêtement qui tombe dans la cour.

Le maître arrive au même instant et voit son domestique blanc comme neige.

— Qu'as-tu donc, Jean ?

— Ah ! monsieur... quand je pense que vous auriez pu être dedans !

Dumas père avait depuis huit jours une nouvelle et toute jeune bonne. Elle vient de le quitter brusquement pour une raison assez bizarre.

— Si je suis entrée chez monsieur, lui a-t-elle dit hier, c'est qu'on m'avait donné à entendre que monsieur est très-galant et que je n'aurais rien à faire dans la maison.

Un joli mot d'enfant : trop joli pour ne pas être inventé.

Un enfant blond s'amuse avec un ballon rouge en baudruche. Il y avait quelques semaines à peine qu'il avait perdu sa petite sœur, et lorsqu'il avait demandé où elle était allée, son père lui avait répondu :

— Elle est allée au ciel, mon enfant.

— Papa, fit-il, si je lâchais ce ballon, où irait-il ?

— En l'air.

— Mais où ça, en l'air ?

— Il irait loin, loin, dans le ciel.

L'enfant s'éloigna tout rêveur. Il revint bientôt avec un petit air de satisfaction. Il n'avait plus son ballon.

— Qu'as-tu fait de ton jouet ?

— Je l'ai laissé aller au ciel ; petite sœur jouera avec.

GENIN, gérant.

Lyon, Imp. du Salut Public. — BILLON, rue Impériale, 33.

